

SIMPLE HISTOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Dorriforth avait reçu au collège de Saint-Omer une éducation aussi sévère que l'est elle-même la règle de cette maison ; il y prit les ordres, et devint prêtre catholique romain. Mais rejetant loin de lui tout ce qui n'était que superstition, et discernant avec justesse les vrais devoirs que lui imposait son état, il se fit des principes qu'auraient avoués les premiers défenseurs du christianisme. Toutes les vertus qu'il était appelé à prêcher aux autres, il s'efforçait de les mettre en pratique ; car il n'avait point promis à Dieu de se séparer du reste des hommes, et de fuir l'honorable emploi de réformer l'humanité ; il ne voulut point devoir aux murs du cloître un abri contre les tentations du monde. Le centre même de Londres fut pour lui un asile aussi sûr que la retraite, et c'est là qu'il sut acquérir, par lui-même, la prudence, la justice, la force et la tempérance.

Il touchait à sa trentième année, et il en avait passé près de cinq dans la capitale, lorsqu'il perdit un homme qui lui était bien cher, un ami plus âgé que lui, mais avec qui il était lié dès sa plus tendre jeunesse, et qui, en mourant, lui laissa la garde de sa fille, âgée de dix-huit ans.

Avant de le charger seul de ce dépôt, M. Milner, frappé à mort, et ne se dissimulant point son état, raisonna ainsi avec lui-même :

« Je n'ai, dans toute ma vie, formé qu'une seule liaison intime ; Dorriforth est le seul homme que j'aie bien connu et sur qui je puisse compter ; sûr de son cœur, je n'ai cherché à m'assurer d'aucun autre. J'aurais craint d'avoir à descendre de cette haute estime qu'il m'avait inspirée pour la nature humaine. — Dans ce moment où je ne me rappelle qu'en tremblant les pensées et les actions dont je vais rendre compte, toute vue, tout intérêt humain disparaissent devant moi, et je me crois déjà devant ce tribunal dont chaque instant m'approche. — À qui confierais-je l'unique enfant que je laisse au monde ? Voilà, dans ce terrible moment, l'important devoir qui me reste à remplir. Si je n'écoutais que ces affections terrestres qui m'attachent à cet enfant par les liens de la nature et de l'habitude, si j'en croyais ce qu'on appelle ordinairement amour paternel, je m'occuperais surtout de son bonheur présent ; je la livrerais aux soins de ceux qu'elle regarde comme ses plus chers amis ; mais ces amis ne le sont que dans la prospérité ; dès que la scène change, ils se retirent. Ma fille aura dans sa vie bien des momens de chagrins, de souffrances, de maladies ; comme épouse, comme mère, que de peines l'attendent ! et alors ils l'abandonneront. »

Ici les larmes de l'amour paternel l'emportèrent sur les angoisses de la nature expirante.

« Ainsi abandonnée, continua-t-il, d'où ma fille attendra-t-elle des consolations ? Ce secours puissant que l'on trouve dans la religion, et qui, au milieu des horreurs de l'agonie, soutient mon âme et la remplit de douces espérances, ce secours divin lui sera refusé. »

C'est ici le lieu de remarquer que M. Milner, quoique catholique romain, avait épousé une protestante, et qu'il avait été convenu entre eux que les fils seraient élevés dans la religion du père, et les filles dans celle de la mère. Une seule fille avait été le fruit de leur union, et c'est elle, c'est l'occupation de son bonheur futur qui répandait tant d'inquiétudes sur les derniers momens de ce tendre père. Fidèle à la promesse qu'il avait faite à son épouse, il lui avait abandonné l'éducation de sa fille, qui fut mise en pension dans une maison protestante, d'où elle sortit instruite de sa religion comme une personne dissipée l'est à son âge. La religion n'est pas ce qui avait occupé son jeune cœur. Miss Milner avait acquis toutes les grâces, tous les talens qui ajoutent à la beauté ; mais son esprit peu cultivé était resté tel que l'avait formé la nature, à quelques ravages près, que peut-être y

avait fait déjà l'art, son rival et son ennemi.

Tant que son père avait été en pleine santé, il n'avait pu remarquer, sans la joie la plus vive, toutes les perfections de sa fille, à qui rien ne manquait de tout ce que peut donner au dehors le goût, les grâces et l'élégance ; il n'avait pas examiné si tout le reste était aussi parfait : mais sur son lit de mort, et prêt à l'abandonner à sa destinée, il commença à craindre d'avoir pu être aveugle, et les applaudissemens qu'il avait prodigués à sa fille, et le plaisir qu'il avait pris à lui voir ouvrir un bal ou charmer par son esprit ceux qui l'écoutaient, ne se présentèrent plus à sa mémoire que pour lui arracher un soupir de pitié et de mépris pour un mérite et des distinctions si frivoles.

« Ce qui est vraiment important, ajouta-t-il, ce qui est digne de mes plus sérieuses réflexions, c'est qu'elle puisse être préparée de bonne heure à son dernier moment, à ce moment fatal où je suis arrivé, où elle arrivera un jour. Puis-je donc la confier à ceux qui, dans toute leur vie, n'y songeront jamais pour eux-mêmes ? Non. Dorriforth est le seul de mes amis qui, unissant les vertus morales à celles de la religion, saura veiller sur elle sans la tyranniser, l'instruire sans la rebuter, la consoler sans la flatter, et peut-être inspirer un jour le goût de la vertu à ce cher objet des dernières pensées de son père. »

Dorriforth, qui était venu de Londres en toute diligence pour voir son malheureux ami, reçut ses volontés quelques minutes avant sa mort, et lui promit de les remplir ; mais M. Milner, en lui donnant cette preuve de sa parfaite estime, le conjura de ne jamais employer l'autorité pour faire renoncer sa fille à la religion qu'avait professée sa mère, et dans laquelle elle avait elle-même été élevée.

« Ne tourmentez jamais son ame par aucune idée qui puisse la remplir de trouble, sans la rendre meilleure. » — Tels furent ses derniers mots, et la réponse de Dorriforth dissipa toutes ses inquiétudes.

Miss Milner ne fut pas témoin de cette scène douloureuse : une amie, d'une complexion délicate et d'une extrême sensibilité de nerfs, qu'elle avait été voir à Bath, crut que, pour ne pas alarmer un cœur aussi sensible que le sien, il était bon de lui cacher, non-seulement que son père fût dangereusement malade, mais qu'il fût même indisposé. Cet excès de ménagement donna à la pauvre Miss l'insupportable chagrin d'apprendre que son père n'était plus avant même d'avoir su qu'elle dût craindre pour ses jours.

À cette affreuse nouvelle, elle courut rendre ses derniers devoirs aux restes d'un père chéri ; tristes fonctions dont elle s'acquitta avec la tendresse la plus vraie et la plus touchante, tandis que Dorriforth, rappelé par des affaires importantes, avait été forcé de revenir à Londres.

CHAPITRE II.

De retour chez lui, Dorriforth versa de nouvelles larmes sur le sort de son ami, et commença à envisager, non sans inquiétude, toute l'étendue de l'engagement qu'il avait contracté ; il savait quel était le genre de vie auquel on avait accoutumé sa pupille ; il craignit de la voir repousser ses avis ; il trembla à la vue d'une tâche trop pénible, peut-être, et trop au-dessus de ses forces, celle de conduire une jeune fille aimable et dissipée.

M. Dorriforth, proche parent d'un de nos premiers pairs catholiques, avait un revenu plus que suffisant pour le faire vivre dans l'aisance ; mais son cœur était si généreux, ses charités si étendues, ses propres désirs si modérés, que sa dépense était réglée avec une scrupuleuse économie. Il logeait chez une madame Horton, femme d'un certain âge, qui avait avec elle une nièce de quelques années plus jeune qu'elle, et qui n'était point mariée ; mais miss Woodley, quoiqu'à l'âge de trente-cinq ans, et avec une figure extrêmement commune, avait une humeur si douce et un fonds de bonté si inépuisable, qu'on n'avait point eu le courage de lui donner le titre et le ridicule de vieille fille.

Quand Dorriforth prit ce logement, M. Horton vivait encore ; mais à sa mort, il ne crut

point nécessaire, malgré son vœu de continence, de fuir la société de deux femmes aussi peu dangereuses que madame Horton et sa nièce ; elles, de leur côté, le regardaient avec ce respect que les âmes pieuses ont pour leur pasteur, et son séjour dans leur maison leur avait procuré non-seulement des avantages spirituels, mais une addition importante à leur fortune ; car la somme considérable qu'il payait pour sa nourriture et pour son loyer les avait mises en état de garder, après la mort de M. Horton, leur maison aussi spacieuse que commode.

À son retour, M. Dorriforth y fit tout préparer pour recevoir sa pupille, car Milner avait désiré que, pour un temps du moins, sa fille habitât la même maison que son tuteur, qu'elle reçût les mêmes visites, et cultivât les mêmes connaissances et les mêmes amis.

Dès que la jeune Miss fut instruite des dernières volontés de son père, elle s'y soumit sans aucune répugnance. Son esprit, accablé de la perte qu'elle venait de faire, ne se porta point sur l'avenir ; et elle laissa fixer le jour pour son arrivée à Londres, où elle devait vivre dans l'éclat qui convient à une riche héritière.

Madame Horton était charmée de ce surcroît de fortune. La bonne miss Woodley n'était pas moins contente ; elle se faisait une fête de posséder bientôt leur jeune hôtesse, et pourquoi ? elle n'aurait pu le dire. La vérité, c'est que sa bienveillance était si étendue, qu'il était toujours doux pour elle d'avoir un nouvel objet à aimer, et maintenant elle s'occupait délicieusement des moyens de rendre leur maison agréable, non pas seulement à la jeune Miss, mais encore à toute sa suite.

Les réflexions de Dorriforth n'étaient pas, à beaucoup près, aussi agréables ; les doutes, la crainte, les inquiétudes remplissaient son âme. Il aurait voulu, avant de voir sa pupille, connaître son caractère ; ils étaient tous les deux parfaitement étrangers l'un à l'autre. Un cercle de visites très multipliées avait entièrement occupé la jeune Miss dans le peu de temps qu'après son éducation finie, elle avait passé dans la maison de son père, et Dorriforth ne s'y était jamais trouvé avec elle.

La première personne à qui il parla de miss Milner, et dont il tâcha, mais avec beaucoup de réserve, de sonder l'opinion, fut lady Evans, la veuve d'un baronnet, qui venait souvent chez madame Horton.

Mais pour que le lecteur fasse entièrement connaissance avec Dorriforth, il n'est pas inutile de décrire sa personne.

Dorriforth était grand, son air était noble et distingué, et ses manières élégantes ; mais si on en excepte des yeux noirs pleins de feu, des dents fort blanches, et de beaux cheveux bruns bouclés naturellement et avec grace, de la manière qui convenait à son état, sa figure n'offrait rien qui pût exciter l'admiration ; seulement une teinte de sensibilité répandue sur tous ses traits leur donnait je ne sais quel charme, que bien des gens prenaient pour de la beauté, mais dont chacun éprouvait, plus ou moins, la douce impression ; en un mot, le charme dont je parle n'était que cet accord entre les traits du visage et les sentimens du cœur, cette expression qui le montre à découvert et en laisse saisir tous les mouvemens, soit rapides et pressés, comme dans la crainte et l'espérance, soit plus tranquilles et plus réguliers, comme ceux de la résignation. Telle était la figure de Dorriforth, le portrait de son âme ; et les vertus dont celle-ci était enrichie semblaient parer l'autre de leur propre beauté. De là cet éclat dont on était frappé en le voyant, de là cette force touchante et persuasive attachée à toutes ses paroles. Il suffisait de le fixer pour voir que son cœur s'ouvrait avec ses lèvres, et que chaque mot était l'image fidèle de sa pensée.

Il s'adressa donc à milady Evans, qui était venue chez madame Horton sans autre dessein que de savoir les nouvelles du jour ; et, avec un de ces regards touchans qui dévoilaient l'inquiétude de son cœur :

« Vous étiez à Bath, lui dit-il, le printemps dernier ; vous connaissez la jeune personne qu'on m'a fait l'honneur de confier à mes soins : de grâce..... »

Milady prévint elle-même la question. « Cher M. Dorriforth, ne me demandez pas mon opinion sur miss Milner ; quand je l'ai vue, elle était très jeune ; il est vrai qu'il n'y a pas plus de trois mois, et qu'elle ne peut être beaucoup plus âgée maintenant. »

— « Elle a dix-huit ans, répondit Dorriforth, rougissant de la réponse de Milady, qui ne faisait qu'augmenter ses inquiétudes.

— » Elle est très belle, et je puis vous l'assurer, ajouta-t-elle aussitôt. »

— « C'est le moindre mérite à mes yeux, » répondit Dorriforth, en se levant avec un trouble marqué.

— » Mais où il n'y a rien de plus, permettez-moi de le dire, la beauté est quelque chose. »

— « Souvent pire que rien, » répliqua Dorriforth.

— » Mais qu'au moins ce que j'ai dit ne vous effraie pas d'avance ; n'allez pas croire de miss Milner plus de mal qu'il n'y en a ; tout ce que je sais d'elle se réduit à ceci : elle est jeune, dissipée, indiscreète, étourdie, traînant à sa suite une douzaine d'adorateurs, petits-maîtres, gens de plaisir, quelques-uns sans engagement, d'autres mariés. »

Dorriforth tressaillit. « Au prix des premières années de ma vie, s'écria-t-il, vivement affecté, je voudrais n'avoir jamais connu son père. »

— En vérité, dit madame Horton, qui se flattait toujours que les choses devaient tourner selon ses désirs (car c'est en vain qu'une excellente éducation, que la meilleure société et qu'une longue expérience s'étaient réunies pour former le jugement de la bonne dame) ; « en vérité, je ne doute pas que M. Dorriforth ne sache bientôt l'éloigner des sentiers du vice. »

— « Du vice ! répliqua lady Evans, je suis sûre de n'avoir pas prononcé un tel mot ; au reste, pour ce que j'ai dit, je puis si l'on veut, citer mes auteurs, car ces observations ne viennent point de moi, je ne fais que les répéter. »

La bonne miss Woodley, qui travaillait près de la fenêtre sans se mêler à la conversation, dont pourtant rien ne lui était échappé, se hasarda jusqu'à prononcer exactement ces six mots : « Et bien ! ne les répétez plus. »

— « Changeons de conversation, » dit Dorriforth.

— « De tout mon cœur, répondit Milady, et miss Milner n'y perdra rien. »

— « Est-elle grande ou petite ? » demanda madame Horton, qui n'avait pas encore envie de terminer là cet intéressant chapitre.

— « On peut louer sa taille aussi bien que son visage ; mais je vous l'ai dit, sa figure est à l'abri de toute critique. »

— « Et s'il n'en est pas ainsi de son ame ! » s'écria Dorriforth, avec un soupir.

— « Les qualités de l'ame peuvent s'acquérir comme les grâces de l'extérieur, » dit miss Woodley.

— Non, ma chère, répliqua lady Evans ; il n'y a pas d'exemple que la nature, fortifiée par l'habitude, se soit jamais réformée. »

— Pardonnez-moi, dit miss Woodley ; une société choisie, de bons livres, et les malheurs des autres peuvent beaucoup plus pour former le cœur à la vertu que..... »

Miss Woodley ne put achever, car lady Evans se levant tout à coup, s'écria qu'elle aurait déjà dû être partie. « Un monde de visites m'attend chez moi. D'ailleurs, si je voulais entendre de la morale, ce serait de la bouche de M. Dorriforth et non de la vôtre. »

On annonça madame Hillgrave.

« Ah ! c'est vous, madame Hillgrave, continua Milady ; vous connaissez miss Milner, cette jeune personne qui a dernièrement perdu son père ? »

Madame Hillgrave était femme d'un marchand qui avait éprouvé beaucoup de malheurs : au nom de miss Milner, elle leva les mains au ciel et fondit en larmes.

« Eh bien ! s'écria lady Evans, faites-moi donc le plaisir de dire franchement ce que vous pensez d'elle ; je suis fâchée de ne pouvoir vous entendre moi-même, » et elle sortit aussitôt.

Après quelques minutes de silence, mistriss Horton, qui aimait à questionner autant que personne de son sexe, demanda à madame Hillgrave s'il était possible de savoir pourquoi le nom de miss Milner lui avait causé une telle émotion.

Cette question, qui renouvelait les craintes de Dorriforth, réveilla toute son attention.

« Miss Milner, répondit-elle, est ma bienfaitrice et la plus généreuse que j'aie jamais connue ; » en parlant ainsi, elle prit son mouchoir pour essuyer ses larmes qui coulaient en abondance.

« Qu'est-ce que j'entends ? » s'écria Dorriforth, prêt lui-même à pleurer de joie, comme madame Hillgrave pleurait de reconnaissance.

— « Mon mari, reprit-elle, au commencement de ses malheurs, devait une somme considérable à M. Milner, qui, las de la redemander en vain, s'était déterminé à faire saisir tous nos effets ; sa fille sut nous obtenir des délais, espérant qu'avec le temps nous pourrions nous acquitter. Quand elle vit que notre impuissance était toujours la même, et que son père était toujours décidé à user de rigueur, elle vendit ce qu'elle avait de plus précieux, paya notre dette et nous sauva de tous les malheurs dont nous étions menacés. »

Charmé de ce qu'il venait d'entendre, Dorriforth prit la main de madame Hillgrave, et lui dit qu'il y avait au monde un homme sur qui elle pouvait compter.

« Miss Milner est-elle grande ou petite ? » demanda une seconde fois madame Horton, qui, voyant que le silence avait succédé à ce récit, craignit qu'on ne changeât de sujet.

— « Je l'ignore, » répondit madame Hillgrave.

— « Est-elle laide ou jolie ? »

— « En vérité, je ne saurais vous dire. »

— « Il est bien étrange que vous n'ayez pas même remarqué... »

— « Pardon, j'ai bien remarqué, sans doute, mais je n'ose me fier à mon propre jugement. Elle m'a paru avoir la beauté d'un ange, peut-être parce que son action était belle, et mon cœur peut avoir trompé mes yeux. »

CHAPITRE III.

Grâce à madame Hillgrave, Dorriforth commençait à prendre une idée plus avantageuse des principes et du caractère de sa pupille. Enfin le 10 novembre arriva, c'était le jour où elle devait quitter la maison paternelle pour se rendre chez madame Horton. Son tuteur, accompagné de miss Woodley, monta en voiture pour aller à sa rencontre, et l'attendit dans l'auberge où elle devait s'arrêter sur la route.

Ce même jour, après avoir donné de nouveaux soupirs à la mémoire de son père, miss Milner arriva à l'endroit où Dorriforth et miss Woodley l'avaient devancée. Outre sa suite, elle avait avec elle deux parens éloignés du côté de sa mère, qui avaient cru de leur devoir de l'accompagner une partie du chemin ; mais ils enviaient trop à Dorriforth la tutelle de miss Milner pour se soucier de s'arrêter avec lui, et à peine ils l'eurent remise entre ses mains, qu'ils repartirent aussitôt.

Au bruit du carosse qui s'arrêtait à la porte de l'hôtellerie, au nom de miss Milner, Dorriforth pâlit ; quelque chose de semblable à un présage sinistre fit palpiter son cœur, et sur son visage, qui le trahissait toujours, se peignirent aussitôt la tristesse et l'effroi.

Il fallut tous les secours de miss Woodley pour ranimer ses esprits ; elle se crut elle-même obligée d'aller pour lui au-devant de sa belle pupille. — Belle en effet au-delà de toute expression.

Mais ce n'était pas cette miss Milner, si vive et si gaie, telle qu'on l'avait annoncée à son tuteur ; sa vivacité semblait s'être amortie par le sentiment de la perte qu'elle venait de faire ; une mélancolie douce en avait pris la place.

Au moment où M. Dorriforth lui fut présenté par miss Woodley, comme son tuteur et le meilleur ami de son père, elle fondit en larmes, se tint un moment à genoux, devant lui, et promit de lui être soumise comme à son père. Dorriforth avait son mouchoir sur les yeux, autrement ceux de miss Milner eussent aisément pénétré l'agitation qu'il éprouvait au fond de son cœur.

Après cette touchante entrevue, et quelques momens d'une conversation générale, on remonta en voiture : miss Milner dit adieu aux deux parens qui l'avaient accompagnée, et prit avec elle miss Woodley, tandis que Dorriforth occupa seul le carosse qui l'avait amené.

Pendant la route miss Woodley ne fit aucun frais pour gagner le cœur de celle qu'elle

accompagnait, quoique peut-être elle ne désirât rien tant que de lui plaire. Elle fut avec miss Milner ce qu'elle était constamment avec tout le monde, et c'en était assez, auprès d'une femme aussi pénétrante, pour se concilier son estime.

Miss Milner distingua, du premier coup d'œil, le mérite simple et sans prétention de miss Woodley, et se sentit disposée à le récompenser de toute son amitié.

CHAPITRE IV.

Le lendemain de son arrivée à Londres, miss Milner se trouva plus tranquille ; l'impression que lui avait faite la mort de son père se fit sentir moins douloureusement ; ses pensées se portèrent sans peine, peut-être même avec quelque plaisir, sur ses nouveaux amis, et, ce qui lui était encore plus agréable, elle se trouvait à Londres, au sein de cette ville dont tant de fois son active imagination lui avait tracé des tableaux séduisants ; en un mot, après un sommeil doux et consolant, elle s'éveilla différente d'elle-même, ou plutôt rendue à son caractère et à sa gaîté naturelle, qui avaient cédé pour un temps à l'influence de la douleur filiale.

Si le jour précédent elle avait paru belle à miss Woodley et à Dorriforth, aujourd'hui, lorsque brillante de tous les charmes qu'elle venait de retrouver à son réveil, et avec ces grâces simples, mais nobles, qui ne l'avaient jamais quittée, elle entra dans la salle où le déjeuner l'attendait, ils ne purent la regarder sans admiration, ni se regarder l'un l'autre sans étonnement. Mistriss Horton, qui était assise au haut de la table, crut tout à coup n'être plus elle-même qu'une servante de la maison ; tant la beauté a d'empire, quand elle est, comme dans miss Milner, unie à l'esprit et à la vertu.

Que pourtant ce mot de vertu n'induisse pas en erreur des lecteurs trop scrupuleux, et prêts à se former de tout des idées exagérées. La vertu de miss Milner n'allait point au-delà de ce que les faibles mortels en ont communément en partage ; peut-être encore trouverait-on, en l'examinant de plus près, qu'elle ne va pas même jusques-là ; mais il faut tout considérer ; si elle a fait plus de fautes que bien d'autres, plus que bien d'autres aussi elle a des droits à l'indulgence.

Dès son enfance, tous ses désirs avaient été accomplis ou prévenus. Gêne et refus étaient deux mots qu'elle avait en horreur.

Sa figure était charmante ; on ne le lui avait dit que trop souvent, et à ses yeux c'était un jour perdu que celui qui n'avait rien ajouté à ses conquêtes. Elle avait encore une sensibilité prompte, qui ne lui permettait pas de dissimuler une injure ni un manque d'égards et d'attention. Elle était d'ailleurs en possession de passer pour une femme d'esprit ; non pas qu'elle eût à l'esprit des prétentions réelles, quoiqu'en l'écoutant, le critique le plus habile eût pu s'y tromper. Mais ses réponses avaient tout l'effet de ce qu'on appelle *répartie* : sinon parce qu'elles étaient toujours ingénieuses, du moins parce qu'elles étaient vives, dictées par un sentiment rapide, et prononcées avec une ingénuité réelle ou apparente, des yeux baissés ou détournés à propos, et un sourire fin qui semblait à peine effleurer ses traits. Ce qu'elle disait, un autre eût pu le dire ; ce qu'elle avait de plus qu'un autre, c'était la manière de le dire, comme on voit la grace embellir des traits qui, sans elle, auraient paru communs et peu réguliers.

Mais laissons au lecteur à juger lui-même miss Milner par ses propres actions dans toutes les circonstances plus ou moins importantes où elle paraîtra sous ses yeux.

Pendant le déjeuner qui a commencé avec ce chapitre, la conversation fut vive et pleine de saillies du côté de miss Milner, sage quand Dorriforth parlait, douce et innocente quand c'était miss Woodley : des efforts pour n'être pas absolument nulle, c'est tout ce qui resta à madame Horton.

Dans le cours de la conversation, M. Dorriforth observa que, d'après ce qu'il avait entendu dire, il ne se serait pas attendu à trouver dans miss Milner tant de ressemblance avec son père.

« Ni moi, dit-elle, à vous trouver tel que je vous vois. »

— « Non ? Quelle idée vous étiez-vous donc formée de moi ? »

— « Celle de ce qu'on appelle *un bon homme* déjà avancé en âge et d'une figure commune. »

Cela fut dit de l'air du monde le moins signifiant, et rien pourtant ne signifiait mieux qu'elle trouvait son tuteur jeune et d'une figure aimable. Il répondit avec quelque embarras : « *Un bon homme*, c'est ce que vous me trouverez toujours dans toutes mes actions. »

— « En ce cas, vos actions et votre air ne se ressembleront pas. »

On voit qu'elle était, comme nos beaux-esprits, dans l'habitude de hasarder la première idée qui se présentait, pour peu que cette idée eût un air de vérité.

Pour lui faire à son tour un compliment du même genre, Dorriforth lui dit :

« Je croirais volontiers, miss Milner, que vous n'êtes pas bon juge dans cette partie. »

— « Et pourquoi ? »

— « Pensez-vous, par exemple, que la nature vous ait prodigué plus d'avantages qu'à d'autres ? Non, sans doute ; eh bien ! cela seul prouverait que votre jugement n'est pas sûr. »

— « Je le prouverais bien mieux, peut-être, si je me livrais au plaisir de me croire belle. »

D'un ton aussi sérieux que s'il eût fait une question très grave, Dorriforth continua de cette manière :

— « Ainsi, Miss, vous croyez sincèrement ne pas être belle. »

— « Sans doute, si je ne consultais que mon opinion ; mais, à cet égard, je ressemble aux catholiques romains ; ce que je n'ose croire d'après moi-même, je le crois sur la parole des autres. »

— « Eh bien ! j'en tire donc cette preuve, que notre manière de croire n'est pas la moins sûre, et que la parole des autres n'induit pas toujours en erreur ; mais ceci touche aux matières de religion. Écartons ce sujet, c'est celui sur lequel nous différons d'opinion, vous et moi ; j'espère que ce sera toujours le seul ; souffrez qu'il n'en soit plus question entre nous. À Dieu ne plaise que je vous tourmente jamais pour votre croyance ! mais cette liberté que je vous laisse, veuillez de grâce me l'accorder à votre tour. »

Miss Milner parut surprise de recevoir une réponse si sérieuse à quelques mots si légèrement échappés. La bonne miss Woodley fit tout bas une courte prière pour demander au ciel de pardonner à sa jeune amie l'erreur involontaire où on l'avait élevée. Madame Horton, sans être vue, du moins à ce qu'elle croyait, fit un signe de croix pour détourner la dangereuse contagion des opinions hérétiques. Cette pieuse précaution n'échappa point à miss Milner, qui parut si disposée à éclater de rire, que la bonne dame, emportée par son indignation, s'écria : « Dieu vous pardonne ! » À ces mots, l'objet de sa colère ne pouvant se contenir davantage donna un libre cours à sa joyeuse humeur, et s'abandonna à des éclats de rire tellement immodérés, qu'il ne resta bientôt plus dans la salle d'autre témoin de sa folie, que l'indulgente miss Woodley.

— « Ma chère, lui dit miss Milner, en se calmant un peu, je crains que vous ne me le pardonniez pas. »

— « Non, en vérité, répondit celle-ci ; non je ne puis plus vous le pardonner. »

Mais combien le ton et les regards sont souvent un langage plus vrai et plus expressif que les paroles mêmes ! miss Woodley, avec sa douce figure et le doux son de sa voix, tout en disant qu'elle ne pardonnerait point, faisait entendre qu'elle avait déjà pardonné ; tandis que la voix et les yeux enflammés de madame Horton, au moment même où elle implorait la clémence de Dieu pour miss Milner, disaient, plus clairement encore, qu'elle la croyait indigne de pardon.

CHAPITRE V.

Six semaines s'étaient déjà écoulées depuis que miss Milner était à Londres. Les fêtes, les plaisirs remplissaient tous ses momens, et ceux de Dorriforth se passaient dans les alarmes ; il

soupirait à la vue des périls dont elle était entourée ; il veillait sur elle avec l'inquiétude d'un père ; il priait ardemment le ciel de ne pas lui refuser son appui. Les amis de miss Milner, ceux de son tuteur, et les nouvelles liaisons qu'elle formait tous les jours, se succédaient chez elle avec une telle affluence, qu'à peine Dorriforth trouvait-il le moment de l'avertir des dangers qu'elle courait. Si par hasard il pouvait être seul avec elle, il se hâtait de lui faire observer combien il est nécessaire de ne pas consacrer tous ses momens à la société, d'en réserver quelques-uns pour la réflexion, pour la lecture, et pour la méditation des devoirs qu'elle aurait à remplir dans un autre état ; enfin, pour acquérir ces vertus qui, seules, pourraient un jour lui alléger le fardeau de la vieillesse. Dorriforth parlait avec une âme pénétrée ; et cette éloquence du cœur est si puissante, qu'elle commandait l'attention de miss Milner. Souvent ses yeux et tous ses mouvemens prouvaient qu'elle y était sensible ; quelquefois même, elle parlait le langage de la conviction ; mais dès que, de nouveau, elle entendait la voix du plaisir, ses bonnes dispositions se changeaient en plaisanteries, et même en plaintes sur l'espèce de gêne qui empêchait une femme de son rang et de sa fortune de jouir des agrémens de la vie.

Parmi tous ceux qui se disputaient l'honneur de la suivre partout, et d'assiéger, pour ainsi dire, ses pas, il y en avait un dont elle semblait s'occuper, même lorsqu'il n'était pas auprès d'elle ; c'était le lord Frédéric Lawnly, le dernier des fils du duc de ce nom, jeune homme très à la mode et le favori de toutes les femmes qui se connaissaient le mieux en mérite.

Il avait à peine vingt-deux ans ; sa figure était charmante, son esprit vif et plein de feu, ses manières élégantes. Il réunissait toutes les qualités aimables faites pour captiver des cœurs moins susceptibles d'amour que ne paraissait l'être celui de miss Milner.

On ne s'étonnera donc point si elle prenait plaisir à le voir, et si son orgueil était flatté de la préférence publique que milord lui donnait sur tant d'autres rivales. Le progrès de leur liaison n'échappa point à Dorriforth. Il le vit avec un mélange de peine et de plaisir ; car, s'il désirait que le mariage pût donner à miss Milner un autre protecteur que lui-même, il ne pouvait non plus penser sans frémir, que ce protecteur serait un jeune homme plongé dans tous les égaremens du monde où il vivait, sans aucune qualité morale, et dont la réforme ne pouvait être que l'ouvrage du temps et des circonstances. — Quel serait avec lui le sort de miss Milner ? Cette idée effrayait Dorriforth, et peut-être il craignait déjà que sa pupille n'eût engagé son cœur, sans même y être autorisée par aucune vue légitime de la part de Frédéric.

Dorriforth estimait donc trop peu ce jeune homme pour le voir sans peine auprès de sa pupille. Frédéric, de son côté, s'aperçut aisément des craintes qu'il inspirait au tuteur ; et toutes les fois qu'ils se trouvaient ensemble, l'embarras de tous les deux était visible ; miss Milner le remarqua, mais avec indifférence. Jusqu'à présent, une seule passion avait trouvé place dans son cœur, et cette passion, c'était la vanité, le désir, ou plutôt la fureur de briller, d'être admirée, d'augmenter ses conquêtes ; et, tout entière aux intérêts de sa gloire, elle ne songeait pas à plaindre ses victimes. Ce n'est pas que, malgré ses travers, son cœur fût étranger à ce qui est bon et honnête. Souvent même la vertu l'entraînait par des charmes puissans, mais dont l'impression était trop tôt effacée par de nouvelles folies.

Miss Woodley (dont les yeux charitables savaient toujours apercevoir un rayon de vertu, quelque faible qu'il pût être, tandis qu'avec le microscope de la calomnie, elle eût à peine distingué une faute), miss Woodley était au logis sa compagne inséparable, et son avocat auprès de Dorriforth, toutes les fois que miss Milner absente devenait le sujet de leur conversation. Sur les éloges qu'elle prodiguait à sa pupille, Dorriforth concevait des espérances qu'il lui fallait bientôt abandonner, avec le regret de voir combien ces louanges étaient peu méritées. Quelquefois il s'efforçait d'étouffer son indignation, et plus souvent encore de retenir les larmes de pitié que lui arrachait le sort à venir de miss Milner.

Cependant tous ceux qui connaissaient sa pupille ne parlaient plus de milord Frédéric que comme d'un amant déclaré. Les domestiques se le disaient tout bas, et même des feuilles publiques avaient fixé le jour du mariage.

D'autant plus alarmé qu'il n'avait reçu aucune ouverture à ce sujet, Dorriforth fit très

sérieusement entendre à sa pupille que la prudence et le soin de sa réputation exigeaient d'elle qu'elle priât lord Frédéric de discontinuer ses visites. Elle ne put s'empêcher de sourire d'une telle prétention, qui lui semblait ridicule ; mais sur les instances réitérées de son tuteur, faites d'un ton qui ressemblait à celui de l'autorité, elle promit, non seulement d'obéir, mais de faire ce qu'elle pourrait pour que Milord lui obéît à elle-même.

En effet, la première fois qu'il vint chez elle, elle lui fit connaître les intentions de son tuteur, ajoutant que, par délicatesse, il lui avait permis de demander à Milord, comme une faveur, ce qu'il aurait eu, en qualité de tuteur, le droit d'exiger. Confondu, vivement offensé, Milord s'écria : « Par tout ce qu'il y a de plus sacré, je crois que M. Dorriforth vous aime ; il n'y a qu'un rival qui puisse me traiter de cette manière ! »

— « Ô honte ! Milord, s'écria miss Woodley, qui était présente, et que ce blasphème fit frémir d'horreur. »

— « Honte sur M. Dorriforth lui-même, s'il est vrai qu'il ne l'aime pas ! répondit milord, car quel autre qu'un sauvage peut voir tant de charmes et n'en être pas touché ? »

— « l'habitude, répliqua miss Milner, l'habitude est tout. M. Dorriforth voit tous les jours les charmes que vous vantez ; mais il est fort par l'habitude qu'il a de vaincre, comme vous êtes faible, Milord, par l'habitude de succomber. »

— « Ainsi vous ne croyez pas même que je doive rien à la nature, ni qu'elle m'ait fait un cœur capable de sentir l'amour. »

— « Je le crois, Milord, mais un amour tel que l'habitude de l'inconstance peut l'éteindre en un moment. »

— « À Dieu ne plaise qu'il s'éteigne jamais ! car je regarde comme un crime d'être insensible aux plaisirs divins que peut donner l'amour véritable. »

— « Ainsi, dit miss Milner, vous vous livrez à votre passion pour éviter un crime : eh bien ! c'est aussi dans la même vue que M. Dorriforth ne se livre pas aux siennes. » — « Il le devait du moins, pour rester fidèle à ses engagements. Mais les vœux religieux sont comme ceux de mariage, faits pour n'être point observés ; et je suis sûr que toutes les fois qu'il est auprès de vous, ses désirs... »

— « Sont aussi purs, répliqua-t-elle vivement, que tous ceux qui sont jamais entrés dans l'âme de mon *céleste* tuteur. »

À l'instant même, Dorriforth entra : si déjà le teint de miss Milner s'était animé du feu avec lequel elle avait prononcé ces derniers mots, elle rougit bien autrement à l'aspect de celui qu'elle venait de louer ; ses lèvres devinrent pâles et tremblantes, sa confusion parut sur ses traits et dans toute sa contenance.

« Qu'y a-t-il, demanda Dorriforth, ému du désordre de miss Milner ? »

— « Quelques mots très flatteurs pour vous, répondit Frédéric, ont mis votre pupille dans l'état où vous la voyez. »

— « J'entends, dit Dorriforth, elle rougit ne n'avoir pas dit la vérité. »

— « Ah ! monsieur, cette réflexion n'est pas obligeante, s'écria miss Woodley ; car si vous eussiez été ici... »

— « Je n'aurais point dit ce qui m'est échappé, répliqua miss Milner ; mais laissez-le se venger lui-même. »

— « Me venger ? et de quoi ? qui donc aurait voulu offenser un homme qui désire aussi peu que moi de fixer l'attention ? »

— « Le tuteur de miss Milner, répliqua lord Frédéric, serait, à ce titre seul, fait pour la fixer. »

— « Eh bien, Milord, si l'on fait attention à moi, je n'ai rien à craindre, je pense, » répondit Dorriforth, d'un ton de voix si ferme et avec un regard si assuré, que Milord hésita un moment avant de répliquer.

Mais miss Milner voyant que son tuteur tournait les yeux d'un autre côté, pria tout bas